

rence de celui qui, sans précautions et sans crainte, ose s'avancer vers le terme fatal qui doit décider de son éternité ? Je ne sais, dit-il, ce que je deviendrai un jour ; tout ce que je puis dire c'est que je mourrai, et qu'en sortant de ce monde je tomberai ou dans le néant comme la brute, ou entre les mains de Dieu pour être jugé. Je sais que, s'il y a un Dieu, il doit punir ceux qui comme moi ne se mettent nullement en peine de le servir : tout me dit que ce Dieu existe ; mais, parceque cette croyance gênerait mes inclinations, je préfère ne rien croire jusqu'à ce que je le voie ! peut-être qu'il ne sera plus temps alors de se repentir ; le témoignage de la foi, celui de l'univers et celui de ma propre conscience m'en assurent même ; mais n'importe, et malgré l'évidence j'espère qu'il n'en sera rien. Peut-on se rendre compte de l'aveuglement de celui qui se joue ainsi de son sort éternel ? car peut-il croire de bonne foi que le sort de l'homme pervers puisse être le même que celui de l'homme vertueux ? Le Dieu de toute justice regardera-t-il du même œil le vice et la vertu, l'impie qui le blasphème et le juste qui l'adore dans un saint tremblement ?

De toutes les connaissances, la religion est donc la plus importante pour l'homme : c'est elle qui le modère dans la prospérité et le soutient dans l'adversité, lui apprenant que le temps n'est rien, mais que l'éternité est tout ; c'est elle qui assure la tranquillité des états, en apprenant à obéir aux puissances établies de Dieu, non seulement par la crainte du châtement, mais par une obligation de conscience. C'est elle qui forme le prince clément et le sujet fidèle, le maître juste et le serviteur